

HUBERT EMMERY

RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NIMES

Discours de bienvenue de
Madame Catherine MARES,
Président de l'Académie.

Remerciements de
Monsieur Hubert EMMERY
et éloge de son prédécesseur
Monsieur Louis DURTESTE

23 janvier 2009

Madame Mares reçoit Monsieur Hubert Emmerly en ces termes :

Monsieur,

Les mots ont des ailes : nispea pruaaia. Ainsi chantait Homère. Petits êtres imprévisibles, nés par génération spontanée, tantôt ils vous caressent du doux bruit de leurs ailes, tantôt ils vous harcèlent. Ils piquent, peuvent s'avérer mortels. Ils nous échappent et nous aimerions les rattraper au vol. Souvent, nous nous efforçons de les mettre en cage ou bien nous leur plions les ailes. Ils laissent un sillage, nous entraînent à leur suite, parfois jusqu'aux plus hautes cimes. Sans eux, nous ne sommes rien : notre seule raison d'être est de communiquer. Nos techniques leur ont assuré des pistes d'envol et des récepteurs dont la portée et l'efficacité étaient, naguère, inimaginables ; nous les saisissons d'un bout à l'autre de la planète, nous les captons, les conservons, les retransmettons sans vergogne et sans qu'ils se regimbent. La plus grande conquête de l'homme, n'est-elle pas d'être le maître des mots ?

À quoi bon être académicien ou libraire - ou désormais les deux - si l'on n'est pas d'abord un amoureux des mots ? Sans aucun doute, Hubert, si vous êtes en ce jour à la fois libraire et académicien, académicien parce que libraire, c'est incontestablement parce que vous êtes un amoureux des mots.

Cet amour se paye cher !

Chaque ouvrage est une boîte de Pandore aux effets imprévisibles et nous nous situons, face à ce mystère, sous des angles qui ne sont pas les mêmes.

L'académicien, en qui sommeille toujours un bibliophile, parfois un bibliomane, les regarde de dos. Bien rangés, bien alignés, il s'assure régulièrement de leur présence et se rassure parfois à les ouvrir et à les contempler. Imprévisibles, ils s'ingénient parfois à disparaître un temps, pour que nous savourions mieux les retrouvailles. Ce sont de vieux amis chargés de souvenirs, parfois vieillissants. Ils n'ont plus besoin de nous séduire puisque nous avons un jour jeté sur eux notre dévolu. Ils nous rappellent tous nos caprices et toutes nos passions. Nous nous sentons leurs maîtres. D'ici à les transformer en esclaves...

Chez le libraire, la dialectique du maître et de l'esclave est inversée. C'est le livre qui commande. Et Dieu sait par quelles tribulations il fait passer celui qui a pris la responsabilité de l'introduire chez le lecteur ! Après avoir joué le fier-à-bras en manipulant des cartons, le funambule en établissant, sur le fil du rasoir, son bilan comptable mensuel, puis annuel, il doit négocier de façon acrobatique avec un espace toujours trop réduit : le chaland a besoin, en effet, de regarder le livre de face, dans les yeux. Il lui faut le soupeser, le sentir, l'entrebâiller. Les notices et la quatrième de couverture ne suffisent pas, un conseil est sollicité. Le libraire est un entremetteur. C'est un magicien de la puissance des mots.

Tel est le métier, Hubert, que vous avez choisi d'exercer, non sans quelque bifurcation de la destination première. En effet, après des études de droit et de lettres à Lille, couronnées par une maîtrise d'histoire médiévale, avec le professeur Michel Rouche, vous voici journaliste, par le biais d'un journal chrétien, alors fort actif, *La Croix/La voix jurassienne*. Vous devenez rapidement responsable de sa rédaction. C'est là que s'exerce votre amour des mots, car ils sont le biais par lequel vous pouvez

entrer en contact avec des hommes. Reportages sur le terrain, en Afrique ou en Israël, interviews de personnalités de tous bords, de Georges Marchais à Raymond Devos, (un parfait acteur et un vrai gourmet dans l'usage des mots...) pour ne citer qu'eux. Et puis, voici qu'en 1983, il y a plus de 25 ans déjà, à 33 ans, vous achetez la librairie Biblica à Nîmes. Arrivé avec une fille et un garçon, et votre épouse bien sûr, dont le charme, la discrétion et les talents d'institutrice sont exceptionnels, (mes petits-enfants en savent quelque chose) vous verrez naître en cette ville encore deux filles et un garçon. Vous verrez aussi naître et se développer le Groupement des Libraires Siloë dont vous êtes l'un des fondateurs et que vous présidez toujours. Pour avoir participé pendant cinq ans à la formation, pour toute la France, des libraires de ce réseau, je puis témoigner de la qualité, tant humaine qu'intellectuelle, de ses membres. J'ai souvenir aussi d'un remarquable colloque, organisé par vos soins à Paris, sur *le Fait religieux aujourd'hui*.

Tout vous est bon pour souder la corporation des libraires, les faire travailler ensemble, pour faire connaître les auteurs et donner le goût de lire : c'est ainsi que vous êtes l'un des pères fondateurs de l'Association des libraires de Nîmes, que vous présidez depuis 1995, que vous collaborez au festival de la bande dessinée, aux Jardins du livre, avec le Rotary, enfin au Salon de la biographie, événement qui fait de Nîmes une ville où le livre tient le haut du pavé. Vous vous ingéniez, avec le concours de Carré d'Art, à faire venir des auteurs pour qu'ils dialoguent avec le public et je n'en citerai ici aucun, faute de pouvoir les citer tous. Vous vous êtes lancé également dans une activité d'éditeur, dont feu notre membre ordinaire M⁸¹ Thomas a été l'un des bénéficiaires.

Par quel biais humaniser l'homme ? Par quel véhicule transmettre la culture ? Comment permettre à l'écriture en

général et au livre en particulier de rester le mode d'expression qui pénètre le mieux au cœur de l'homme et qui y demeure de la façon la plus féconde ? Sans aucun doute, toute votre action trouve en cette question son moteur et son centre de gravité. Sans alourdir le propos, ni le personnage, et en jouant sur le sens de ce mot, je serais tentée de dire qu'il y a de la gravité dans le métier que vous exercez, et que vous l'exercez sans aucun doute avec compétence et grâce, mais aussi de façon grave.

Et je m'interroge sur ce qui, dans votre éducation, vous a donné ce don d'accorder aux événements et aux personnes la « gravité », le poids de respect et la sympathie qu'ils requièrent, en restant toujours dans une *légèreté de l'être*, dirait Kundera, qui permet à la relation de s'instaurer sans parasite et sans lourdeur. Vous naissez au Maroc dans une famille d'officiers qui ne voit naître que des garçons : vous êtes le troisième de cinq, mais devenez le cadet après la mort, tout enfant, de celui qui vous précède. Du Maroc, vous gagnez l'Algérie. Après une rapide parenthèse en France, vous y êtes de retour en 1959, mais, assez rapidement, votre père exerce des fonctions civiles, au service des compagnies pétrolifères, pour assurer leurs transports. Votre mère enseigne l'anglais dans les lycées publics d'Alger. Le fait, rare, de maintenir la présence de votre famille en Algérie jusqu'en 1969 lui permettra de soutenir à la Faculté des lettres d'Aix une thèse de doctorat sur les grandes caractéristiques de cette vie post-coloniale.

Sans aucun doute, à une époque si troublée de l'histoire de la France en Afrique du Nord, de la France en Algérie, votre famille est un terreau de choix où vous avez puisé cette façon heureuse d'être au monde. Quand le tragique vous assaille au dehors, il faut se tenir les coudes et cultiver l'humour. À Alger, votre regard s'est habitué à considérer tout être et toute situation sans préjugé, sans a priori. Quelle

meilleure école que cette Algérie où vous côtoyez aussi bien les sympathisants de l'OAS que ceux du FLN et où votre famille réussit à se maintenir jusqu'à ce que vous terminiez vos études secondaires ? Comment ne pas en rester marqué à vie ?

C'est votre père, m'avez-vous confié, qui vous a incité à prendre la décision d'acheter la librairie que vous mettez actuellement en valeur. Par amour des livres. Et si votre choix s'est porté sur une librairie religieuse, librairie des religions, aimez-vous dire, c'est par conviction personnelle. Une conviction qui, elle aussi, aura pris naissance dans ce terreau familial où la foi fait partie de la terre sur laquelle on s'enracine, même s'il faut en être arraché, et de l'air que l'on respire.

Votre venue parmi nous, Hubert, à cause des contraintes, des heurs et des malheurs de votre métier, s'est étirée en longueur et a connu quelques péripéties. Nous nous efforçons de renouer avec une exigence qui est le fondement de notre compagnie : pas de réception sans visites. Désireux d'avoir des académiciens qui soient encore dans la vie active, nous risquons, par contrecoup, qu'ils participent moins à nos activités. M. Rouquette, dans son style inimitable, nous rappelait encore dimanche dernier à Arles que l'amitié était la base et la raison d'être de toute Académie, valeur à laquelle il associait la gratuité et le travail. J'ai oublié les autres, tellement ces trois-là me paraissent essentielles. On ne travaille bien et de plein gré (c'est la même racine que gratuit) à l'Académie que si l'on est en amitié avec les personnes qui la composent. Pour que cette amitié se noue, il faut se connaître. La visite est une occasion privilégiée de nouer des liens.

Afin que le rappel de ces exigences ne porte pas une ombre sur la réception de ce jour, je me suis livrée à une

petite statistique. Depuis ma propre réception, en 1998, dix-sept membres résidants ont été élus. Six m'ont rendu visite, et parmi eux, deux sont décédés. J'en déduis, mon cher Hubert, que peu nombreux sont parmi nous ceux qui peuvent vous jeter la première pierre. En revanche, nous sommes nombreux - c'est-à-dire tous - à vouloir serrer ou maçonner les pierres de notre amitié. Je ne doute pas un instant que telle est votre intention et votre désir le plus cher. Je suis sûre que vous saurez vous y employer.

La pierre que vous nous apportez, faut-il la qualifier de « pavé », de brochure, d'in-folio, d'in-quarto, de manuscrit, de libelle, d'opuscule, de somme, de collection, que sais-je encore ? Sans aucun doute, c'est une pierre vivante. Qu'une pierre soit morte, et l'édifice est menacé de ruine. Nous comptons sur vous pour que la vôtre contribue à rendre notre Académie toujours plus vivante, elle aussi, en quête de ce qui peut édifier la culture des temps à venir, vivifiée par ce qu'elle doit aux traditions de tous les siècles, de tous les pays et de toutes les religions.

Soyez reçu aujourd'hui, Hubert, dans l'amitié de tous les membres de notre compagnie.

Remerciements de Monsieur Hubert Emmerly
Éloge de son prédécesseur Monsieur Louis Durteste

Madame le Président,
Madame le Secrétaire perpétuel,
Chères consœurs et chers confères,
Mesdames, Messieurs,

En ce jour je voudrais tout d'abord remercier votre Président pour les mots quelle vient de prononcer, en reprenant l'expression qu'employait ici même mon prédécesseur, Louis Durteste. Et vous dire, Madame le

Président, qu'en faisant le portrait de ma vie, vous avez regardé exclusivement mon meilleur profil, selon le vocable des photographes.

Je voudrais également présenter mes excuses à tous ceux d'entre vous que je n'ai pas eu le temps de visiter. Car ces moments de rencontre, pour ce que j'ai pu en goûter, ne furent pas anodins. Mais le métier de libraire est un maître chronophage, et ces derniers mois, mes heures furent comptées.

Votre assemblée me fait l'honneur de m'appeler à succéder à Monsieur Louis Durteste, qui lui-même héritait du fauteuil d'un entomologiste, M. Théron, et plus loin d'un archéologue, M. Auguste Pelet, inventeur de la Porte d'Auguste. Face à eux, je ne suis qu'un simple libraire, nîmois d'adoption qui se sent redevable à chacun d'entre vous de l'honneur qui lui est fait.

À quelques jours près, il y a vingt et un ans, le 5 février 1988, votre assemblée recevait officiellement Louis Durteste, sous la présidence du pasteur Bonifas. Aujourd'hui, en cette place qu'il occupa il y a tant d'années, je suis impressionné, tout comme je l'ai été chaque fois que Louis Durteste visita ma librairie. Son maintien, sa stature, rappelait l'officier de marine qu'il avait été, son urbanité et sa discrétion faisait de ces moments une rencontre particulière. Ses demandes, ses questions reflétaient le « gentilhomme » que tout le monde pressentait à son approche. Même lors de sa dernière visite, quelques jours avant sa mort, malgré les traces visibles de la maladie et de la souffrance, il était tel qu'en lui-même, droit, et attentif.

Cette vie qui le quittait doucement, trouve son origine dans cette terre gardoise. Malgré plusieurs décennies d'éloignement elle avait gardé toute sa place dans son cœur. Car si du côté paternel l'enracinement était relativement récent, puisque ce sont les hasards des

affectations militaires qui firent que Paul Durteste, père de Louis, naquit dans notre ville, du côté maternel, c'est toute une histoire. Le berceau de la famille Daudet s'ancre dans la terre cévenole à Concoules. C'est de là qu'il y a plus de deux siècles, le grand père d'Alphonse Daudet vint prendre sa place dans la vie nîmoise. Les grands parents maternels de Louis Durteste s'installèrent en 1903, dans cette maison de la rue Roussy qui fut la sienne jusqu'à ses derniers jours.

De cette famille Daudet, retenons trois visages : celui, bien sûr d'Alphonse, le céléberrissime auteur que l'on réduit trop souvent à ses fameuses *Lettres de mon moulin*. Il était le cousin germain de l'arrière-grand-père de Louis Durteste. Il aura pour descendance Léon et Lucien, nés une plume à la main. De Léon l'histoire connaît sa posture d'antidreyfusard et de polémiste de l'Action Française. Et c'est de Léon que Fernand, le grand père de Louis, se séparera en rompant avec l'Action Française, bien avant la condamnation de Rome en 1926. Réaffirmée fortement en 1927 elle entraînera le départ de grandes figures comme Bernanos et Maritain.

Lucien, lui, artiste peintre et homme de lettre, a pu dire : « *Je suis le fils d'un homme dont la célébrité et le talent comptent pour plusieurs générations, je reste sous son ombre* ».

Enfin de cette famille Daudet, comment ne pas évoquer un visage plus proche de nous, celui du chanoine Daudet, qui dans les dernières années de sa vie venait régulièrement à la librairie. Je pense que plusieurs d'entre vous gardent un souvenir ému de cet homme de Dieu.

Pour en revenir à la famille Durteste, Paul, après des études de droit interrompues par la Grande Guerre, entrera à la Banque, comme on disait alors. La Banque, c'est la Banque de France, puis la Banque régionale du Gard, enfin le Comptoir national d'escompte. Il épouse Madeleine Daudet en février 1921, en l'église Sainte

Perpétue, à Nîmes. Les migrations paternelles feront donc naître Louis à Paris, le 10 février 1925. Ses études comme celles de son frère François et de ses trois sœurs, suivront donc le cheminement paternel : Nîmes en 1932, puis Carpentras, Valence, pour se conclure au Lycée du Parc à Lyon. Mais les vacances estivales ramènent inmanquablement la famille vers Concoules, la racine cévenole de l'arbre Durteste, ou vers le mas Saint-Laurent, à Jonquières, la racine languedocienne.

C'est au début des années de fer que Louis passe son premier baccalauréat, puisque qu'à cette époque le fameux diplôme se déclinait en deux parties. Un an plus tard, en juin et septembre il passe avec succès son bac de maths et celui de philosophie, une performance.

À l'heure du choix d'une carrière, alors que le canon continue de tonner de par le monde en cette année 1941, dans une France abattue, Louis Durteste fait le choix du grand large, en préparant à Lyon l'École Navale.

Choix de voir loin, désir de servir dans une arme ou tradition et grandeur s'écrivent en lettre de noblesse, la Marine offre tout en même temps une part de rêve, une histoire et une formation. Il expliquera son choix ici même devant votre assemblée, près de 50 ans plus tard, en ces termes :

La marine est un instrument de formation extrêmement puissant : elle forme des individus, non pas à la manière d'un moule, dont on n'aurait qu'à subir passivement l'empreinte, mais bien plutôt à celle d'un creuset, dans lequel on participe soi-même à sa propre transformation ; à la différence des objets issus d'un moule qui sont banalement identiques, les substances que l'on recueille à la sortie d'un creuset laissent reconnaître les ingrédients que l'on y a introduits : ils ont été réassemblés et réorientés certes par une subtile

alchimie, mais non annihilés... Dans mon cas personnel, la brièveté de ma carrière a empêché le creuset déjouer à plein. Il a cependant joué en partie : en fait, j'ai cru quitter la Marine à l'âge de 35 ans ; je me suis aperçu plus tard, bien plus tard, que je m'en étais seulement éloigné physiquement, sans jamais m'en être dépris psychologiquement.

En 42, bien qu'admissible à la prestigieuse école, l'entrée des troupes allemandes au-delà de la ligne de démarcation, et le sabordage de la Flotte à Toulon, lui en retardent l'accès, qui sera effectif à la veille du débarquement de Normandie, Louis se classant dans un très bon rang.

Mais les événements qui vont mener à la chute du régime na/i vont influencer sa jeune vie. C'est à ce moment, qu'âgé d'à peine dix neuf ans, il décide de rejoindre le Maquis des forces françaises de l'intérieur, les FFI, dans le Jura, où il passera plus de quatre mois. Nommé aspirant, il court, avec ses camarades du réseau les monts et les vaux, passant de village en village pour créer et mettre sur pied les Comités de libération.

Ce n'est que fin 44 que les études reprennent leurs droits, pour aboutir en 46 au diplôme qui ouvre les portes de la Royale. Le rêve des horizons lointains va prendre corps avec le conflit Indochinois. Le jeune midship découvre le monde asiatique, et la géographie toute particulière du delta du Tonkin où l'eau et la terre se mêlent sans fin. La Marine change d'horizons : les arroyos à la place de la grande bleue. Sur le plan militaire, c'est le temps des jeunes chefs, ce qui donne à Louis Durteste l'occasion de commander deux petits bateaux de débarquement, appelés à transporter les troupes d'interventions d'un point à l'autre de la Cochinchine.

Promu enseigne de vaisseau de première classe, en même temps qu'il prend le commandement d'un bâtiment

plus important, il va collaborer avec un jeune lieutenant commandant une compagnie de soldats marocains, dont le nom reste célèbre, puisqu'il deviendra proche collaborateur du roi Hassan II, avant de tenter vainement de le destituer à la faveur d'un putsch militaire. Il s'agit de Mohamed Oufkir.

Inlassable, le conflit indochinois se poursuit, rythmant les opérations terre-marine. Ce qui fait qu'après un LCT, c'est d'un chaland cuirassé, au nom surprenant de « La Lave » que Louis Durteste prend le commandement.

Comme tous les officiers de sa génération, Louis ne remet pas en cause la présence française, bien au contraire, d'autant que depuis 1949, la Chine arbore le drapeau rouge, et son hymne au leader Mao Tse Toung, « l'Orient est rouge » résonne dans tout le sous-continent asiatique.

Dans un même élan, ces hommes et ces femmes qui sortent de plusieurs années difficiles en terre de France, sont conquis par ce pays luxuriant et son peuple charmeur et étrange. C'est le fameux « mal jaune » dont parlera Lartéguy, et avant lui Jean Hougnon.

Au retour de ces années de guerre, qui lui valurent deux décorations prestigieuses, la Croix de Guerre des Territoires d'opérations extérieures et ensuite la Légion d'Honneur, Louis épouse Antoinette Vaillant, bretonne, fille d'un marin qui avait pris goût au charme de Toulon.

Ce retour en métropole est l'occasion d'orienter différemment sa carrière de marin, en se spécialisant dans un domaine particulier, celui des systèmes radar et sonar. Cette formation en École débouche sur un embarquement à bord du croiseur Montcalm, avec le grade de lieutenant de vaisseau.

Après un passage de deux ans à l'École de spécialisation radars, mais cette fois-ci en tant que professeur, c'est de nouveau le grand large, avec la crise de Suez et l'intervention anglo-franco-israélienne sur le

canal, visant à déstabiliser Gamal Abdel Nasser. Pour la marine française c'était une opération lourde avec la présence de 52 bâtiments, dont l'escorteur d'escadre « Cassard », bâtiment d'affectation de Louis Durteste. Mais si le départ fut triomphant, le retour, sous pression russo-américaine, fut humiliant.

L'année 1960 est un véritable tournant. Une porte se ferme, quand Louis Durteste décide de quitter la Marine, pour entrer dans l'industrie électronique, monde qui ne lui était pas étranger, après des années de travail et d'enseignement dans l'univers des radars et la détection électronique. A cette époque, l'économie électronique est une pleine bouillonnante, avec le lancement par IBM du premier ordinateur transistorisé. Chef de projet à la Thomson CSF, puis chez C2I, la Marine ne le lâche pas, puisqu'il doit coordonner l'étude et la réalisation d'un radar d'importance pour la Royale, avant de superviser le lancement d'une ligne d'ordinateurs. La croissance de l'informatique amorce la révolution d'un monde.

Pour Louis Durteste, cette entrée dans la vie civile va le pousser à compléter sa formation en obtenant un diplôme de contrôleur de gestion, ce qui l'amènera à exercer cette fonction pendant quatre ans à la C2I. Ce seront donc seize années de vie parisienne, qui verront grandir les enfants de Louis et Antoinette. Alain l'aîné, aujourd'hui à Marseille, fut souvent le compagnon qui le soir, venait me donner un coup de main pour la fermeture de la librairie. Bruno, qui suivra les traces de son père dans la Marine, est aujourd'hui capitaine de vaisseau, affecté à l'Otan. Chantai, elle, vit en Slovaquie.

Mais il était écrit qu'au plus profond de lui, cet homme était un errant. Déjà, sa jeunesse l'avait façonné à voir d'autres villes, d'autres environnements. Et donc après seize années dans la capitale, et dans l'univers de l'électronique, c'est de nouveau un changement radical de lieu, de profession, de climat. À l'air brumeux de Paris

succèdent le soleil méditerranéen et le bleu azur de la mer et du ciel algérois. Professionnellement, c'est presque un retour à la case départ, car pendant trois années, Louis Durteste est, dans le cadre de la coopération franco-algérienne, professeur d'électronique à l'École des officiers de la marine marchande algérienne à Bou Ismail, entre Alger et Cherchell. Il ne s'est donc pas « dépris psychologiquement de la marine », fut-elle marchande.

Et la raideur du marin aura à affronter la forme plus nonchalante du caractère des dirigeants de l'École. Ce qui fait que malgré quelques rapports tendus avec l'establishment, il saura remplir au mieux sa fonction d'enseignant, en découvrant des élèves avides d'apprendre. Et au gré de ses déplacements il apprécie la gentillesse du peuple algérien, qui, hors de ses dirigeants, garde un lien particulier avec le peuple français. Son épouse mettra bénévolement son expérience de kinésithérapeute au service de l'hôpital local. Je sais qu'ils ont apprécié et goûté le charme de ce pays aux multiples facettes, avec tout au Sud, après la montagne, les vagues sablonnées du Sahara, qui les conduiront souvent dans le M'zab, entre Béni Isguen et Ghardaïa.

Mais le cévenol languedocien n'oubliait pas sa terre, et les vacances, propices au ressourcement, avait fait acquérir à la famille Durteste, un pied à terre, au cœur du village de Bréau et Salagosse, aux portes du Vigan.

Cet attachement, ces racines font que lorsque Louis Durteste a connaissance d'un poste à Nîmes, il sait que c'est enfin un retour assuré qui se profile. Par le biais de la Direction diocésaine de l'enseignement catholique du Gard, il lui est proposé de prendre la direction de l'Institut Saint-Stanislas. Fondé en 1841, « Saint-Sta» est un monument à Nîmes, avec un cursus complet depuis l'école primaire jusqu'à la terminale et les écoles préparatoires, notamment dans le monde de l'image. Le poste proposé est un véritable

enjeu, puisqu'il s'agit de passer, après plus d'un siècle de direction assuré par des ecclésiastiques, à une direction laïque professionnelle. C'est dans ce contexte-là que s'ouvre cette nouvelle période de la vie professionnelle de Louis Durteste. Contexte rendu d'autant plus compliqué qu'il n'est pas du sérail enseignant, même si sa carrière 'a souvent conduit à endosser les habits de professeur. Ce furent donc trois années difficiles, tout d'abord avec ce pari de la « laïcisation » de la direction et des méthodes de travail, puis avec un événement inattendu, l'incendie d'importance de bâtiments de l'Institut.

En 1982, il décide, après une vie déjà bien remplie de changer une fois encore de cap et de goûter aux joies de la retraite. Pour autant ce ne sont pas les plaisirs du farniente qui le tentent, mais bien celui des études. Car, si le monde et ses paysages ont marqué sa vie professionnelle, l'histoire vécue, que ce soit au cours du conflit mondial, puis ensuite en Indochine, a également posé son empreinte dans l'esprit de notre confrère. Très naturellement, il reprend le chemin du savoir, mais cette fois-ci comme étudiant, à l'Université Paul Valéry de Montpellier.

Cet étudiant aux cheveux blancs s'investit dans ce nouveau «job», avec, en 1983, une licence d'Histoire, marquée par une étude sur le Rhône, comme facteur de rapprochement ou de division. Puis en 1984, c'est tout en même temps un diplôme d'histoire militaire et une maîtrise d'Histoire. L'année suivante, c'est un DEA d'histoire militaire qui vient sanctionner un cursus mené tambour battant.

Ayant fait le constat que l'Université, dans son programme d'Histoire militaire, laisse peu de place à la Marine, il est appelé à intégrer le « Centre d'histoire militaire et d'études de la Défense Nationale » de l'Université Paul Valéry, pour prendre en charge l'enseignement de l'histoire maritime, dans le cadre universitaire. Pour parfaire ses connaissances, pour

documenter ses recherches et agrémenter ses cours, il devient un habitué des Archives Militaires, au fort de Vincennes. Cette passion pour la Marine lui fera intégrer la « Commission française d'histoire maritime ».

Son travail d'enseignant et de chercheur l'amènent à publier plusieurs études historiques, qui, plus que souvent, seront enracinées dans son expérience personnelle. Que ce soit son travail sur l'Amiral Courbet et ses campagnes indochinoises et chinoises, ou dans un domaine plus contemporain son étude sur le service de santé des Fusiliers marins en Indochine, ou l'action des Flottilles fluviales de la Marine entre 1945 et 1954, toutes ses publications démontrent que le marin n'est jamais éloigné de l'historien, que les années indochinoises ne se laissent pas oublier. Les communications qu'il donnera devant notre Académie, confirment sa passion pour la chose militaire et l'histoire. L'une des toutes premières sera consacrée à l'Indochine face au Japon et au Siam, dans les années 1940-1941. Et comme tous les marins, quelques soient leurs opinions, il est deux événements historiques qui comptent, et sur lesquels Louis Durteste ne pouvait rester silencieux : le drame de Mers el Kébir, avec le pilonnage des bâtiments français par la Royal Navy, et le sabordage de la Flotte, en 1942, lors de l'entrée de l'armée allemande dans la zone non occupée. S'il a un jour quitté son sujet de prédilection, ce fut pour parler d'un vaisseau tout à fait particulier, puisqu'il s'agissait du Concorde, véritable vaisseau des airs. Mais la mer et ses héros feront partie de ses recherches favorites, avec des portraits biographiques de l'amiral Paul Auphan, de Duquesne, de Francis Garnier...

La recherche historique ne le laissait pas indifférent aux réalités de la ville de Nîmes, et c'est ainsi qu'il s'investit fortement, avec son frère François, dans la défense de l'Hôtel Séguier. Qu'il me soit permis, à ce moment de rappeler la mémoire de François Durteste, prêtre du diocèse de Nîmes, avec qui j'ai eu la joie de travailler

quand il fut nommé par Monseigneur Cadilhac, à la charge de délégué diocésain à la culture.

Jusqu'à ce que la maladie le terrasse, Louis Durteste resta un chercheur pour qui la quête de connaissance n'a pas de fin. Mais le mal qui le rongait lui fit choisir de postuler à l'honorariat de votre compagnie, en espérant pouvoir assister à l'accueil de son successeur. Tel ne fut pas le cas, et je le regrette sincèrement. Refusant de s'apitoyer sur lui-même, il rend une dernière visite rue Dorée deux jours avant son décès, il y a un an presque jour pour jour.

Cette vie trop brièvement évoquée laisse apercevoir une petite part de la personnalité de Louis Durteste. Lui qui resta un marin jusqu'à la fin de ses jours, avait dit devant vous ce qui l'avait construit. Je le cite : *D'où proviennent en effet les traits divers, coordonnés ou contradictoires qui composent une personnalité ? D'éléments congénitaux d'abord, évidemment; puis à l'inné s'ajoute l'acquis. Celui-ci est fourni par les différents partenaires de l'éducation : l'école dans l'enseignement public (c'était à une époque où la laïcité se vivait dans la concorde), les mouvements de jeunesse (a compté principalement pour moi le scoutisme catholique), et surtout au tout premier plan, ma famille. Mais après cette éducation « normale », je suis entré dans la carrière maritime. Ayant détaillé la spécificité de la formation marine, il pointe les principales qualités du marin, à ses yeux : premièrement le respect d'autrui, d'abord : l'entassement et le confinement dans les boîtes de tôle que sont les bâtiments de guerre, obligent chacun, volens, nolens, à se gêner pour son voisin, à lui accorder l'espace de liberté qui lui est nécessaire, en un mot, à le respecter.*

Deuxième qualité : *la solidarité : à bord d'un bateau, chacun est rigoureusement nécessaire à l'ensemble, et tous en sont conscients. Au combat,*

c'est le bateau tout entier qui perd ou qui gagne. Il n'y a de place ni pour l'héroïsme individuel, ni pour la panique ou la lâcheté ; il faut du courage, cependant, mais une sorte de courage collectif, dont le principal soutien est la conscience que l'on a d'être solidaire de l'équipage tout entier.

Puis il note ces autres facettes de l'esprit du marin : *une certaine lucidité, une certaine décantation des passions. Rester longtemps éloigné de son pays, permet de le voir plus sereinement, de redonner leur vraie importance aux agitations du monde politique et aux soubresauts de l'opinion publique... Et à cause peut-être de la sensation d'éternité que donne la mer qui toujours en mouvement n'en demeure pas moins immuable, les marins du monde entier sont tous solidement attachés à leurs traditions.*

Un autre élément noté par lui-même, révèle cet homme tout en finesse : *mes proches me plaisent gentiment parce que je prône à tous propos et probablement hors de propos la pratique de l'understatement : C'est un énoncé situé au dessous de la réalité de la chose exprimée. La litote est bien entendu, une forme de l'understatement, mais c'est une figure de style qui ne trompe personne. L'understatement, un peu plus subtil, court le risque de tromper celui qui veut bien se laisser tromper : en fait c'est tant mieux, car son auteur a évité un conflit avec un interlocuteur incapable d'entendre la vérité toute crue. Bien plus, il influe, si on le pratique habituellement, sur le mode de pensée lui-même. Il constitue donc un phénomène psychique analogue à celui de l'exagération, qui est son exact contraire.*

Et cette attitude toute empreinte de finesse, de droiture, de rigueur, en un mot de gentilhomme, se marie avec bonheur à la passion pour la ville qui le vit naître : Voici les mots qu'il prononça en exergue de son discours de

réception, ici même :

Car j'aime Nimes :

Je l'aime parce que ma famille maternelle y est installée depuis cinq ou six générations, et que mon père y est né aussi.

Je l'aime pour son vénérable saint Stanislas et le souvenir de l'Assomption,

Je l'aime pour ses monuments romains, pour ses vieilles rues et ses hôtels classiques,

Je l'aime pour son ouverture vers le Rhône qui portait naguère encore jusqu'à Beaucaire des navires de mer,

Je l'aime pour avoir su se faire aimer par la toulonnaise d'origine bretonne qu'est mon épouse,

Je l'aime pour son environnement et son style de vie qui restent à l'échelle humaine,

Je l'aime enfin pour l'alliance entre le passé et l'avenir, entre la tradition et la modernité qu'elle est en train de réussir depuis quelques décennies.

Et c'est donc à ce marin, cet historien, ce chercheur que vous m'avez appelé à succéder.

Je me permets de croire que votre choix aujourd'hui est un signe que vous adressez au monde de la culture et du livre.

Et une question tout en même temps : Quelle est la place du livre et du libraire indépendant dans une société où les surfaces de vente se conjuguent en milliers de mètres carrés, en accueillant ce que l'on appelle pudiquement un consommateur. Ce qui est déjà, dans le mot, tout un programme.

Car pour moi le livre ne peut se résumer à n'être qu'« produit » au même titre que le paquet de nouilles ou le vaporisateur. Le livre est un élément fondamental dans l'accès à la culture, dans la formation de l'esprit humain. Y a-t-il un autre élément avec lequel on puisse se

confronter comme on peut le faire avec un livre ? Un livre se respire, tout d'abord. Un livre se contemple, ensuite, un livre

se goûte enfin. On se prend et on se déprend d'un livre. Il peut très bien vous tomber des mains à un moment pour être repris ensuite. Un livre se fait à son lecteur, marqué par les notes, les signets, les aller retour accomplis à la recherche d'un passage significatif. Et qu'il se nomme roman, essai historique, document, livre de spiritualité, bande dessinée, ou que sais-je encore, le livre est tout d'abord une main tendue : celle d'un auteur vers un improbable lecteur. Car le livre est porteur d'une humanité, d'une volonté de rencontrer l'autre. Je n'irais pas jusqu'à dire que c'est une bouteille lancée dans la mer des millions de lecteurs, mais il y a de ça.

Né avec Gutenberg dans sa forme actuelle, le livre a une longue histoire, qui aujourd'hui se voit confrontée aux techniques modernes que sont les écrans, les stockages sur clé USB, ou sous forme MP3, et plus récemment aux plaquettes de lectures dont la plus célèbre est le CYBOOK, capable d'engranger près d'une centaine de titres. Soit environ plus de 8 000 pages.

Serait-ce donc la mort du livre, mort que l'on avait déjà annoncé lors de la vie éphémère de l'E-BOOK ?

Je ne le crois décidément pas tant qu'il y aura des libraires. Car ce métier que je pratique depuis près d'un quart de siècle remplit une fonction essentielle dans ce que l'on appelle la « chaîne du livre ». Quand on parle de chaîne, n'entendons pas celle qui emprisonne, mais plutôt celle qui relie. Et c'est bien là notre rôle, à nous les libraires, celui de relier l'auteur à son lecteur, de faire en sorte que la main tendue de l'auteur trouve celle, en quête,

du lecteur. Le libraire est un passeur, passeur de textes, passeur d'humanité. J'espère n'être pas trop prétentieux, en affirmant ce rôle de passeur, mais pour moi il est essentiel. Les livres qui sont là sur les tables attendent une rencontre. Et nombre de mes confrères vous le diront, quand il s'agit de renvoyer au distributeur les nouveautés qui ne se sont pas vendues, ce n'est pas sans un pincement de cœur, sans un désir refoulé de donner une chance encore à tel ou tel titre. De plus nos librairies à taille humaine sont des lieux de dialogue, d'échange, d'apprentissage.

Ce rôle de passeur, le libraire l'exerce également en jouant sa partition d'acteur culturel. Il l'est tout d'abord par un choix spécifique en fonction de sa spécialité, de son orientation, de ses goûts. Il l'est ensuite en rapprochant encore plus l'auteur et son lecteur, à travers des conférences, des signatures, en étant présent lors de colloques ou des tables rondes. Ces rencontres, quelle que soit la forme qu'elles prennent, sont souvent des moments forts. Il me revient à l'esprit cette soirée où Philippe Haddad, rabbin de Nîmes à l'époque, devait dialoguer avec Emile Shoufani, prêtre arabe israélien de Nazareth. Nous avions tout prévu, sauf la foule qui s'est pressée dans la salle de Carré d'Art, et qui nous a contraint à un déménagement rapide vers l'Église St-Paul toute proche. Le lieu importait peu, pourvu que tous musulmans, chrétiens, juifs, et autres puissent entendre ce véritable dialogue entre deux hommes de foi.

Et puis il y a ce que j'ose appeler la fête du livre et des libraires, avec une manifestation comme le Festival de la biographie, qui commence dans une semaine. Pendant deux jours et demi, les libraires indépendants, habitués dans notre ville à travailler ensemble, sont à l'écoute de chacun, auteur, visiteur, lecteur assidu ou passager. C'est pour moi un grand moment.

Je voudrais, ici, rendre hommage à notre confrère, Daniel-Jean Valade pour l'attention et le souci qu'il a des

libraires de la ville. Dans sa pratique, tout autant que dans ses mandats électifs, il est un fidèle des libraires nîmois. Car c'est à travers lui, et à travers l'action de maître Bernard Durand que les libraires nîmois ont fait le pari de l'action commune, qu'elle soit culturelle, par la présence sur des grandes manifestations, contestataire face à l'arrivée de grandes surfaces dites culturelles, ou judiciaire dans la défense du prix unique du livre.

Pour ma part, cette volonté de ne pas rester isolé, dans ce métier d'indépendants s'est concrétisée également à travers la création et le développement du groupe des librairies Siloë. Une aventure qui célébrait l'an passé ses vingt ans. Vingt ans d'une histoire d'hommes et de femmes qui ont fait qu'à travers la Belgique, la France et ses terres d'outre mer, 65 libraires ont choisi d'apposer sur leur vitrine le beau nom de Siloë, cette source qui alimente la Ville Sainte.

Le métier de libraire tel que je le connais a subi de profondes mutations depuis que je l'exerce. L'informatisation est entrée dans nos murs, les structures de distribution sont d'énormes machines, les labels éditoriaux sont des enjeux économiques. Pour mémoire il suffit de rappeler la course aux millions que fut la récente vente du groupe Editis à l'espagnol Planeta, ou l'internationalisme du groupe Hachette.

Face à cela, une librairie de spécialité, quelle qu'elle soit, ne représente qu'une goutte d'eau dans la vaste mer. Mais comme aurait dit Mère Térésa, en parlant d'un autre sujet, sans cette goutte d'eau, la mer n'a pas le même goût, la même couleur. Je crois que le livre, et donc la librairie sont essentiels pour l'homme de ce XXI^e siècle. Mais dans la chaîne du livre, il est le maillon faible et à ce titre, c'est du rôle de chacun, libraire, lecteur, élu, de favoriser l'existence d'un réseau dense de libraires de proximité, comme l'avait voulu Jack Lang et l'unanimité des députés lors du vote de la loi sur le prix unique du livre.

En conclusion, en vous disant tout l'honneur que je ressens à être élu au siège de Louis Durteste, honneur que mon épouse ici présente partage, oserais-je vous dire que ce 23 janvier est une journée également importante pour Pierre, notre dernier fils, qui va ce soir souffler les 18 bougies de sa majorité.

Cet hommage est applaudi avec émotion.

Monsieur Emmerly reçoit les félicitations de l'assemblée et de ses invités au salon où nous prolongeons agréablement l'après-midi.

La séance est levée à 18 heures.